

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

UNE PROMESSE
D'ÉTÉ

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

L'Homme qui chaussait du 62

DANIEL CROZES

UNE PROMESSE D'ÉTÉ

Roman



© Éditions du Rouergue, 2021.

© À vue d'œil, 2021,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0557-8

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

1

J'avais terminé ma seconde. Le proviseur de mon lycée à Rodez nous avait congédiés le samedi 12 juin pour accueillir les candidats de première et de terminale convoqués aux différentes épreuves du baccalauréat. Mes vacances débutaient. Les villégiatures familiales avaient alimenté les conversations de nombre de mes condisciples pendant les récréations, autour du baby-foot et du flipper du foyer, au réfectoire et même autour des lavabos du dortoir à l'occasion de la toilette sommaire. Les grandes gueules de ma classe, comme je les surnommais tellement ils m'exaspéraient par leur comportement de richards et leur pré-

tention, avaient annoncé qu'ils passeraient trois semaines avec leurs parents à Biscarosse, Mimizan, Arcachon ou dans une station balnéaire de l'Hérault. C'étaient des enfants de pharmaciens, de médecins, d'avocats, de notaires ou d'ingénieurs. Originaires de Villefranche, Decazeville, Entraygues, Saint-Affrique, certains d'entre eux étaient, comme moi, pensionnaires. Ils avaient cinq cents francs à dépenser chaque mercredi après-midi alors que je disposais de vingt-cinq francs pour la semaine, dont vingt étaient réservés au paiement de mon aller et retour entre le bourg où nous habitons et Rodez. Ces condisciples fortunés partageaient donc le mercredi après-midi entre les cafés, les salles de jeux et de cinéma pendant que je rejoignais l'immeuble des archives départemen-

tales pour y compulser des registres des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles à la recherche de mes ancêtres paternels et maternels. Ils nous avaient énuméré les activités qu'ils avaient l'habitude de pratiquer avec des adolescents qu'ils retrouvaient chaque année, depuis leur enfance, dans le même camping ou qui occupaient des maisons voisines : la baignade puis le bronzage sur le sable, des parties de volley ou de football sur la plage, des promenades à cheval dans les environs. Depuis l'année dernière, s'y ajoutaient la drague sur la plage et des rendez-vous dans la pinède la plus proche ou un jardin public. Ces bavardages que j'avais déjà supportés à l'automne, les premières semaines de classe, ne me passionnaient guère. Ils étaient le plus souvent fanfarons. Je les avais écoutés poliment mais d'une

oreille distraite. Lorsqu'ils avaient eu magnifié leurs premiers flirts et leurs performances sportives – certains d'entre eux avaient des aptitudes appréciées par le professeur d'éducation physique –, ils m'avaient interrogé sur mes vacances. Où me conduiraient-elles ? Comme je m'attendais à la question, j'avais préparé une réponse susceptible de ne pas provoquer des moqueries. Des cousins nous recevraient, pendant deux semaines, dans les gorges de l'Ardeche. Nous nous trouvions alors dans le réfectoire, nous avons terminé de déjeuner. La sonnerie nous appelant à regagner la salle d'études ne tarderait pas à résonner. Personne n'avait bronché à l'exception d'un grand gaillard, deuxième ligne au rugby et champion de lancer de javelot, qui s'était exclamé : « Deux semaines chez les

éleveurs de chèvres de l'Ardèche ? Un cauchemar ! Une horreur ! » Pour beaucoup, les Ardéchois étaient assimilés à des éleveurs de chèvres depuis que les événements de Mai 68 avaient consacré l'installation dans leurs territoires bosselés de femmes et d'hommes en majorité citadins qui avaient l'intention de vivre du travail de la terre et ne plus dépendre de la société de consommation. Je m'étais contenté de hausser les épaules devant sa stupidité. Déjà, des pensionnaires désertaient le réfectoire en manipulant bruyamment leurs chaises, en plaisantant, en se bousculant, en entonnant des chansons. Cette agitation et le passage de l'un de ses camarades avaient écourté la conversation. Heureusement...

Il était préférable qu'ils n'apprennent pas comment je meublerais les

vacances sinon ils me traiteraient de péquenot, de bouseux, de crève-misère, de cul-terreux... Nous ne partions jamais ! Mon père, salarié dans une scierie, débitait des troncs d'arbres et rabotait des planches à longueur de journée. Il était smicard. Quant à ma mère, elle était employée comme femme de ménage chez un notaire. Les vacances à Arcachon et à Palavas-les-Flots leur étaient inconnues. Les journées de relâche qu'ils s'accordaient pendant l'année, ils les consacraient à l'entretien de la maison et du terrain attenant, à leur potager, à leur basse-cour, aux arbres fruitiers dont ils s'occupaient avec compétence mais également une patience et une passion qui avaient toujours soulevé mon admiration. Les volailles, les légumes qu'ils cueillaient dans le jardin, les fruits du

verger leur permettaient de dépenser le moins possible à la boucherie et chez le marchand de primeurs. Lorsque je m'extasiais devant les dizaines de bocaux de haricots verts et de tomates, de prunes, de poires, de pêches et de cerises qui s'alignaient dans le cellier, constituant les provisions annuelles de la maisonnée, ils me répétaient : « Le premier argent que l'on possède est l'argent que l'on ne dépense pas... » Pour les vacances, ils se montraient aussi catégoriques : il était nécessaire de les employer utilement en travaillant, si nous souhaitions ensuite posséder quelque argent de poche. J'avais deux frères. Michel était mon aîné de cinq ans ; Francis, de quatre ans. Dès leur quinzième anniversaire, tous deux s'étaient expatriés dans une exploitation du Tarn-et-Garonne pour la cueil-

lette des cerises, pêches, brugnons et prunes. Maintenant qu'ils poursuivaient des études supérieures, ils participaient également au ramassage des pommes, en septembre. J'aurais dû les rejoindre en juillet dernier puisque j'avais quinze ans et effectuer ma première campagne de saisonnier. Mes parents en avaient décidé autrement. J'en avais été vivement soulagé, grimper sur une échelle me donnant des vertiges. Ils m'avaient demandé de seconder l'oncle Kléber et la tante Marie pour la fenaison dans leur modeste exploitation, écartelée entre l'extrémité d'un plateau et des parcelles escarpées qui descendaient jusqu'à un ruisseau. Pendant plusieurs semaines, j'y avais découvert l'agriculture d'autrefois que mes grands-parents maternels du Lagast avaient pratiquée avant la mécanisation et qui

était condamnée à disparaître. J'avais travaillé durement, avec un attelage de vaches et du matériel archaïque qui me renvoyaient au tournant du xx^e siècle alors que j'avais assisté l'année précédente à la conquête de la lune devant notre téléviseur en compagnie de mes parents. Ces images m'avaient émerveillé ! Le contraste avait été d'autant plus saisissant que j'avais partagé le quotidien de Marie et de Kléber, d'une rudesse que je n'aurais pas imaginée : pas d'eau courante, pas le moindre confort. Qu'importe ! J'avais apprécié la gentillesse, les attentions, l'affection de Marie et de Kléber que j'avais si peu côtoyés jusqu'alors, mais également la richesse et la beauté d'un paysage bosselé ainsi que des plaisirs méconnus et simples. Surtout, les travaux des champs m'avaient rapproché de Kléber.

Une complicité s'était instaurée que je n'avais jamais ressentie jusqu'à présent avec personne dans ma famille. Ni avec mon père, bien plus taciturne et dépourvu d'humour. Ni avec mes deux oncles que je ne connaissais pas, puisque nous ne les fréquentions pas. Ni avec mes grands-pères décédés avant ma naissance. Cette relation, si nouvelle et inattendue, m'avait procuré un indicible bonheur qui avait été la récompense de mes journées interminables, exténuantes dans la fournaise. Kléber était décédé le 27 décembre, à 62 ans, dans son sommeil. Ses cinq années de captivité pendant la Seconde Guerre mondiale, son existence spartiate et même difficile l'avaient affaibli depuis quelque temps déjà. J'avais pu le constater pendant la fénaison, puisqu'il avait été victime d'un malaise dans les champs. Il